

# Souvenirs de guerre de *Pierre Capucin*

par Paul Chanoine  
(1989)

## Table des matières

Royan.....	1
Angleterre (1940).....	2
Dakar (1940).....	4
Érythrée (1941).....	5
Syrie (1941).....	6
Libye (1941-1943).....	8
Tunisie (1943).....	10
Italie (1943-1944).....	10
France (1944-1945).....	11
Et ensuite.....	12
<i>Bibliographie</i> .....	18
<i>Postface</i> .....	19

## ROYAN

J'ai été élevé à la frontière belge, dans le petit village de Saint Michel, par mes grands-parents maternels. Mes parents s'étaient séparés quand j'étais petit et mon père était mort quand j'avais 10-12 ans (en 1932, je crois). Ma mère tenait un café mais j'étais toujours avec mes grands-parents qui habitaient juste à côté. Mon grand père travaillait à l'usine mais il avait aussi une vache à la maison. Mes grands-parents avaient vécu l'occupation allemande pendant la guerre 1914-1918 et c'est eux qui m'avaient inculqué la haine de l'allemand, du boche. En effet ils n'avaient pas gardé de bons souvenirs de cette période ; certes ce n'était pas à cette époque les nazis mais c'était quand même l'ennemi, et cela n'avait pas été tellement rigolo. Dans mon enfance, chaque fois que mon grand-père buvait un verre, il commentait son geste en ajoutant : "Encore un que les boches n'auront pas !" C'était une expression idiote. J'ai connu ensuite quelqu'un dans le quartier du XI<sup>e</sup> dont le père utilisait la même expression ; c'est dire qu'elle était alors répandue. Et quand dans mon enfance on jouait à la guerre, personne ne voulait être le boche !

C'est pour cela que ma mère m'a dit en 1938 : "Je ne veux pas que tu restes à la frontière". Et c'est comme ça qu'on est partis, elle et moi, pour venir à Paris.

En 1940, il y a eu l'appel du Gouverneur de Paris pour conseiller aux habitants de quitter la capitale en annonçant que des camps étaient organisés pour les recevoir. C'était la version officielle ; en fait rien n'était organisé, il n'y avait que la pagaille d'organisée, ça c'est sûr ! Alors j'ai eu l'idée de partir pour Royan. Pourquoi ai-je pensé à Royan ? Je ne sais pas. Il y avait des années que je n'avais pas eu de nouvelles d'amis qui habitaient dans mon pays natal - les Campora (lui, italien d'origine, était le voisin de mes grands-parents ; il travaillait comme gardien d'usine) - et dont je savais qu'ils allaient tous les ans à Royan. Je me suis dit : "Tiens, il y a peut-être les Campora à Royan". Et je suis alors parti sur les routes de France et de Navarre vers cette ville. C'était le 13 juin 1940, et c'est ainsi, à la porte d'Orléans, que j'ai quitté ma mère.

Comment ai-je vécu en cours de route ? Je ne sais pas. J'ai toujours été incapable - et pourtant j'ai eu le temps d'y penser - de reconstituer mon voyage, au milieu des réfugiés. Je me sou-

viens simplement qu'à proximité d'un cimetière il y avait eu un bombardement ; c'était la première fois de ma vie que je voyais un bombardement. Et c'est là que j'ai connu mon premier camarade de la future France Libre, Maurice Antoine, qui partait aussi - je ne sais pas d'où il venait exactement - et qui disait comme moi : "Je ne veux pas voir les Allemands". Arrivés à Saintes, près de Royan, on a été accueillis par une famille.

Je vais ensuite dans les rues de Royan à la recherche de Campora, mais, dans la tourmente générale, autant chercher une aiguille dans une botte de foin ! Il y avait plein de réfugiés ; c'était une vraie cohue. En repartant de Royan, je heurte alors quelqu'un par hasard, près d'un tabac. Et qui était-ce ? Justement la personne que je cherchais, que je n'avais pas vue depuis 1938 et dont je n'avais eu aucune nouvelle depuis ! C'était le destin. 49 ans plus tard, je revois d'ailleurs encore sa tête ! C'était le 17 ou le 18 juin, je ne sais plus exactement. Il me dit : "Mais qu'est-ce que tu fais là ?" Je lui dis : "Mais je viens vous voir !" Après je lui ai tout raconté ; mais sur le coup, il était absolument sidéré. De Paris j'avais emmené une valise de vêtements que j'ai traînée ensuite jusqu'en Angleterre... Il me dit : "Bon, et bien tu viens à la maison ; il n'y a pas de problèmes." Il y avait là sa femme, sa fille - Jeanine - qui était à peu près de mon âge, la grand-mère et puis la famille chez qui ils logeaient. Je suis resté chez eux, et c'est comme ça que ma mère a su ensuite que j'avais été jusqu'à Royan et que j'étais encore vivant à cette date.

Mais ce n'était pas là le tout car les Allemands arrivaient - je les ai si bien fuis qu'au bout du compte, je ne les ai jamais rencontrés de toute la guerre ! -. Alors je vais sur la plage avec Jeanine. Il y avait là des soldats polonais et on leur a demandé ce qu'ils faisaient en cet endroit. Ils nous ont répondu : "On attend le bateau ; nous partons ce soir pour le Canada." Je rentre et je dis à la famille : "Moi je m'en vais ; je vais rejoindre les Polonais." Pourquoi ? Je n'en savais rien. Alors je pars avec ma valise - elle n'était pas légère - et les Polonais me disent : "On embarque cette nuit."

Cette nuit, il y eut un orage magnifique. On a été à la Pointe de Grave, où il y avait le rassemblement. Théoriquement on n'avait pas le droit, car on était civil, mais il régnait une pagaille magistrale, avec déjà à cette époque beaucoup de Juifs qui fuyaient l'envahisseur. Alors les Polonais embarquent, et nous, défense d'embarquer : le capitaine du navire ne

voulait prendre que des militaires. Alors je dis : “C’est pas tout. On veut quand même partir.” Et bien malgré tout, on a réussi à embarquer. Comment ? Je n’en sais plus rien. Le bateau s’appelait le *Dailius* (je l’ai revu, deux ans plus tard, à Port-Soudan) ; il était anglais et était là, je crois, pour rembarquer les militaires, comme à Dunkerque.

On était donc à bord, mais ce n’était pas tout. On était serré là-dedans ! Il y avait quelques Français et deux saint-cyriens. Je me rappelle toujours d’une espèce de cabine ; il pleuvait à torrents. On n’avait rien à manger. Je ne me souviens pas depuis combien de temps je n’avais plus mangé (en fait depuis que j’avais quitté la famille). J’ai dit aux Polonais : “D’accord, mais il faut manger.” Alors ils ont été chercher du ravitaillement. Le bateau a pris la mer, je ne sais comment, mystère. On ne savait pas ce qui se passait.

Sur ce bateau, il y avait peut-être une dizaine de jeunes. C’est tout. Sinon il y avait beaucoup de Juifs, et des soldats. Il y a eu ainsi pas mal de jeunes qui sont venus en Angleterre, sur des barques, dans des conditions invraisemblables. Pour chaque gars, c’était un destin différent. Les Bretons étaient nombreux.

## ANGLETERRE

(1940)

Le résultat du voyage : on s’est d’abord retrouvé à Plymouth ou à Portsmouth. Là, il y avait les bateaux qui arrivaient et on les renvoyait vers Liverpool où je suis arrivé gentiment, le 26 juin 1940. Alors là, la coïncidence a continué ; on a eu une chance ! On débarquait bien sûr ; mais se trouvait à ce moment-là au même endroit une partie<sup>1</sup> de l’armée de Norvège qui revenait de Narvik<sup>2</sup> avec le fameux colonel Magrin-Vernerey dit Monclar - cette armée était commandée par le général Béthouard (condisciple de de Gaulle à Saint Cyr) lequel n’a pas voulu rallier la France Libre -.

<sup>1</sup> Essentiellement la 13<sup>e</sup> demi-brigade de la Légion étrangère.

<sup>2</sup> Un corps expéditionnaire allié (25 000 hommes) fut dépêché en avril 1940 sur ce territoire ami avec pour objectif de couper “la route du fer”. Le Corps se retira en bon ordre le 7 juin pour arriver en Angleterre le 21 juin.

On tombe sur un officier de cette armée qui nous demande : “Vous êtes Français ?” On dit “Oui !”. Alors il dit : “On vous prend en charge.” Je lui dis : “Mais on n’est pas militaire !” Il dit : “Même si vous n’êtes pas militaire, on vous prend quand même en charge.” Bon, alors je dis : “Qu’est-ce qu’on fait maintenant ?” “Vous restez là !”. On était habillé à moitié en militaire - je me rappelle : les Polonais nous avaient donné une casquette carrée avec l’aigle -. Bon, alors on attend les événements. On nous envoie au camp d’Arrow Park, et c’est là que je rencontre Miss Davenport qui deviendra ma marraine de guerre.

Pendant ce temps il y a eu le monsieur “qui vous savez”<sup>3</sup> qui avait lancé l’appel le 18 juin. Le 27 juin<sup>4</sup> s’amène au camp un monsieur, avec deux étoiles<sup>5</sup>. Il dit : “Je suis de Gaulle” - il nous était inconnu ; cela aurait pu être Pétain ou Weygand, pour nous c’était pareil -. Il dit : “Je suis le Général de Gaulle. Je suis la France. Je continue la lutte.” Qu’est-ce qu’il n’avait pas dit là ! Avec le mot *France*, il ralliait qui il voulait. Il dit : “Messieurs, ceux qui veulent suivre, venez avec moi. Ceux qui ne veulent pas, les Anglais les rapatrieront sur la France.” Et effectivement, ils ont été rapatriés, sauf un bateau qui a été coulé, mais passons... Alors on nous a demandé : “Est-ce que vous voulez rester pour combattre du côté des Anglais ?” On a dit : “Oui, pas d’histoires ; allons-y pour la France !” On voulait bien, pour parler comme Jeanne d’Arc, bouter non plus l’Anglais mais l’Allemand hors de France. On nous a dit : “Vous êtes considérés comme étant volontaires ; on vous embarque.” Le 28 juin, on est parti pour Londres où l’on a rencontré d’autres Français à l’*Olympia Empire Hall*<sup>6</sup>. C’est là, le 1 juillet, qu’a eu lieu l’engagement officiel ; on a signé pour toute la durée de la

<sup>3</sup> Le général de Gaulle.

<sup>4</sup> L’armistice a été signée par Pétain le 22 juin. Le 23 juin, le gouvernement britannique déclare : “Le gouvernement de Sa Majesté ne peut plus considérer le gouvernement de Bordeaux comme celui d’un pays indépendant.”

<sup>5</sup> De Gaulle faisait alors de nombreuses tournées de recrutement dans les camps réservés aux soldats français. Il semble que ces tournées aient eu des résultats plutôt décevants (cf. “Les Français à Londres” - voir bibliographie - p. 102).

<sup>6</sup> Vaste bâtiment d’exposition, situé dans la banlieue de Londres, que les Anglais ont mis à la disposition de de Gaulle (voir “Les Français à Londres” p. 133...).

guerre, c'est-à-dire "jusqu'à ce que la guerre soit terminée". On ne savait pas, bien sûr, le nombre d'années !

On a été ensuite emmené le 2 juillet au camp militaire d'Aldershot<sup>7</sup> pour nous entraîner<sup>8</sup>. On a été mis dans des casernes et les Anglais nous ont équipés ; on avait la tenue anglaise, impeccable. On n'avait pas la Croix de Lorraine mais simplement un insigne "France". On était 2<sup>o</sup> classe et on avait un officier qui venait de Norvège. On appartenait à la demi-brigade d'Orient (la raison de ce nom ? Je ne l'ai jamais sue). Elle était en fait commandée par Monclar, au titre de la Légion étrangère. De juillet à août, l'entraînement a été intensif mais on a aussi un peu visité l'Angleterre. L'accueil de la population était très sympathique : quand nous allions dans les pubs, nous n'avons jamais eu à payer une seule consommation ; nous étions pour eux les *Free French*.

On a fait quelques excursions : on a visité le Château de Windsor (le plus vieux et le plus grand château du monde) où nous avons aperçu de loin le Roi, la Reine et leur fille Élisabeth. Un autre jour, on a visité l'abbaye d'Eton et un collège où l'on a bu du thé. Au début, on le buvait en vitesse, et puis après on s'y est habitué : on ne buvait plus que cela... Une autre fois, on a visité les tombeaux de Napoléon III et de l'impératrice Eugénie qui reposaient dans une abbaye. Quelle ironie du destin pour le grand empereur que d'être enterré chez "l'ennemi héréditaire" !

Le 14 juillet, on a défilé à Londres, mais on n'était pas nombreux<sup>9</sup>. Avant de partir on avait touché la tenue coloniale anglaise (*battle dress*), avec des shorts immenses, à double battant, prévus pour les Indes contre les moustiques ! Le défilé était pour nous très émouvant mais le cœur restait triste. L'accueil de la population était chaleureux ; on a vu Mme Churchill.

<sup>7</sup> Camp de Camberley, à proximité d'Aldershot.

<sup>8</sup> Le 8 juillet 1940, vingt jours après l'appel du 18 juin, la France libre ne rassemble encore que 98 officiers, 133 sous-officiers et 713 hommes de troupe, soit 947 volontaires en uniforme, toutes armes confondues, auxquels il convient d'ajouter 200 jeunes, âgés de moins de 18 ans, des "cadets", habillés en scouts (cf. "Les Français à Londres" p. 128).

<sup>9</sup> De Gaulle a apparemment choisi ce jour-là un défilé très limité, misant sur l'emblème et le contraste plutôt que sur une impossible démonstration de force (cf. "Les Français à Londres" p. 132).

Ensuite on est retourné au camp. On sera bombardé deux fois de suite parce que le camp était situé le long de la ligne de chemin de fer très importante de Southampton. On passait toutes les nuits dans des espèces d'abris car c'était l'époque du *Blitz*<sup>10</sup>. C'est à cette époque qu'on a rencontré des Canadiens français. Quelle joie ! Tragiquement pour eux, leur camp a été une nuit bombardé par les Allemands qui en réalité nous visaient.

Un jour<sup>11</sup> on a appris qu'on annonçait en France que les rebelles de l'ex-Général de Gaulle avaient été anéantis la nuit dernière. Manque de pot pour nous !

Ensuite le roi Georges est venu fin août nous rendre visite<sup>12</sup>. C'était un événement ! A 5 heures du matin, on était tous debout pour tout briquer si bien que lors de sa visite, vers 15 heures, nos chaussures brillaient comme des miroirs !

Quand je me suis engagé et que j'ai signé, je n'avais pas encore 18 ans mais on ne m'a rien demandé. Il y avait des plus jeunes encore. Il y a eu alors un camp de formation des jeunes pour ceux qui avaient 14-15 ans. Car il y avait des familles entières qui débarquaient. Par exemple dans l'île de Sein, tous les gars valides se sont embarqués.

Dans les Forces Françaises Libres, on était alors 7 000 personnes en tout<sup>13</sup>. Sur 40 millions de français, ce n'était pas beaucoup ! Peu de généraux ont rallié ; ils ne voulaient pas se mettre au garde-à-vous devant un deux étoiles. Seul Catroux<sup>14</sup> l'a fait. Mais Catroux avait

<sup>10</sup> des grands bombardements allemands...

<sup>11</sup> Le 31 juillet, les journaux anglais publient la nouvelle suivante, venue de France : "Tous les militaires déclarés rebelles, qui ont rejoint une armée étrangère pour continuer à combattre, seront condamnés à mort s'ils ne sont pas rentrés en France le 15 août." Ces militaires avaient été déchus de la nationalité française huit jours plus tôt.

<sup>12</sup> Le 24 août, Georges VI (1895-1952) vient à Aldershot passer en revue la petite armée de la France Libre.

<sup>13</sup> Les F.F.L. sont officiellement créées le 7 Août 1940 à la suite d'un accord signé entre de Gaulle et Churchill (cf. "Les Français à Londres" p. 141...). La 1<sup>o</sup> Brigade, constituée fin août et commandée par Monclar, atteint 2 330 hommes. C'est là le noyau de la future 1<sup>o</sup> D.F.L.

<sup>14</sup> Sorti de Saint-Cyr en 1898, il fut fait prisonnier durant la guerre 1914. Nommé gouverneur général de l'Indochine avant-guerre, il sera révoqué par Vichy et rejoindra de Gaulle en septembre 1940.

connu de Gaulle comme prisonnier en 1914. Weygand par exemple, que de Gaulle avait bien connu, n'a jamais voulu rallier. Était-ce par fidélité au Maréchal ?

## DAKAR

(1940)

Courant août, les bruits courent d'un prochain départ pour l'Afrique. Et puis un jour on apprend que nous quittons Aldershot pour une destination inconnue. Mystère ! On va à Liverpool ! C'était marrant ; je me suis dit : "On ne va quand même pas repartir pour la France !" Ainsi j'avais débarqué à Liverpool, et j'ai embarqué à Liverpool. Le bateau qui nous a emmené d'Angleterre<sup>15</sup> s'appelait *Westernland* ce qui veut dire "Terre de l'Ouest". La nuit, on a été bombardé sur le bateau. On est parti quand même, mais on ne savait pas pour où. On n'était pas le seul bateau. On était en convoi<sup>16</sup>, bien organisé. On est arrivé à Freetown<sup>17</sup>. C'était la première fois qu'on a vu l'Afrique. On a débarqué. On n'est pas resté longtemps. De Freetown s'est formé le convoi pour Dakar. Il y avait le *Westernland* et le *Pennland* ; c'était deux navires réquisitionnés par l'Angleterre mais équipés par des Hollandais qui étaient plutôt germanophiles et ne pouvaient pas voir les Français en peinture. Le résultat, c'était qu'on bouffait très mal jusqu'au jour où Magrin<sup>18</sup> s'est foutu en pétard et a dit : "C'est la Légion qui fera la tambouille" (autre-

---

"Soldat et politique", il prendra en mains les pouvoirs de la France au Levant en 1941 et presque aussitôt proclamera, au titre de la France Libre, l'indépendance de la Syrie et du Liban.

<sup>15</sup> Avec 2 000 hommes environ le 30 août 1940 (cf. "La France et son empire dans la guerre" p. 84 ; "Les Français à Londres" p. 188...). La troupe est commandée directement par de Gaulle qui embarque lui-même sur le *Westernland*.

<sup>16</sup> 2 bateaux transports de troupe française - le *Pennland* et le *Westernland* -, divers navires marchands, escortés par 4 bâtiments des F.F.L. et une flotte de guerre anglaise (dont un porte-avions) transportant un corps de débarquement anglais de 4 500 hommes.

<sup>17</sup> Capitale de la Sierra Leone, colonie britannique.

<sup>18</sup> dit Monclar

ment dit la cuisine). Après ça, on a mieux mangé.

Petite anecdote : sur le *Westernland*, on avait des ballons et des filets pour se protéger des avions. Un jour il y a un ballon qui fout le camp. Un camarade arabe, dont j'ai oublié le nom, dit alors à notre sergent d'origine italienne nommé Plisson : "Sergent Plissonne, chouffe<sup>19</sup> le ballonne !" Dans sa bouche, avec sa prononciation, cela rimait très bien !

Autre souvenir : sur le bateau en allant vers Dakar, il y avait eu un camarade qui était mort. On l'avait immergé à la mode de la marine à voile. C'était émouvant. On l'a mis dans un sac ; on a mis le sac sur une planche, et on l'a gentiment balancé à la mer. Cela faisait quand même tout drôle !

L'histoire de Dakar<sup>20</sup> a échoué : on a essayé de débarquer. C'est là que l'amiral Thierry d'Argenlieu<sup>21</sup>, très révérend Carme, et le petit-fils du Maréchal Foch<sup>22</sup> ont été avec un drapeau blanc comme plénipotentiaires pour obtenir le ralliement de Dakar<sup>23</sup>. Mais cela n'a pas marché. J'ai su après : le gouverneur Boisson, qui était pourtant un ancien de la guerre de 1914, n'avait pas voulu se rallier. Beaucoup n'ont pas voulu rallier de Gaulle, d'abord parce qu'il était pratiquement inconnu, et ensuite parce qu'ils avaient quatre ou cinq étoiles : alors se mettre, à titre temporaire, aux ordres d'un général à deux étoiles... C'est pour cela que cela n'a pas marché. Mais il faut ajouter que les Anglais, avant, n'avaient pas été non plus très fair-play parce qu'ils avaient, à Gibraltar, laissé passer la marine de Toulon - il y avait là le fameux *Richelieu*<sup>24</sup>. Ensuite, devant Dakar,

---

<sup>19</sup> En arabe, *chouf* = regarder

<sup>20</sup> Tentative de rallier l'Afrique Occidentale Française par une opération militaire conjointe des Français Libres et des Anglais.

<sup>21</sup> Né en 1889, officier de marine, il démissionne en 1919 pour entrer chez les Carmes. Mobilisé en 1939, il est fait prisonnier en juin 1940, s'évade aussitôt, gagne l'Angleterre et se rallie à de Gaulle.

<sup>22</sup> Le capitaine Becourt-Foch

<sup>23</sup> Le 23 septembre 1940

<sup>24</sup> Après le bombardement de la flotte française par les Anglais à Mers-el-Kébir (près d'Oran) le 3 juillet 1940, le reste de cette flotte avait quitté la Méditerranée, les Anglais la laissant paradoxalement franchir le détroit de Gibraltar. Le cuirassé *Richelieu*, qui avait échappé à une tentative de torpillage ensuite à Mers-el-Kébir, s'est ainsi retrouvé ensuite à Dakar, face à la flotte franco-anglaise...

les Anglais lui ont tiré dessus. Parmi nous, il y avait beaucoup de bretons (peut-être 60%) et ils avaient des frères ou des cousins sur les navires en face ; cela a été extrêmement pénible.

Quand il a vu cela, de Gaulle a dit : “Pas de bagarre. Je ne veux pas que les Français se battent entre eux”<sup>25</sup>. Entre-temps il y a eu le ralliement du Cameroun<sup>26</sup> - pas de problèmes - puis celui du Gabon<sup>27</sup> - il y a eu un peu de bagarre -. Ensuite on est revenu à Freetown où on a pris un autre bateau pour atteindre le Cameroun qui avait été rallié par Leclerc<sup>28</sup> - lequel était pratiquement inconnu à ce moment-là -, par Hettier de Bois Lambert<sup>29</sup> et par Pléven<sup>30</sup> - des gens que je ne connaissais alors pas -.

L'accueil a été extrêmement sympathique. Mais où nous loger ? On l'a fait à quelques kilomètres de Douala, au camp de Bassa (j'en ai parlé plus tard avec des collègues de travail camerounais qui venaient justement de là-bas). Un camp affreux, qui était même interdit aux Noirs ! On a vécu là pas tellement longtemps. C'est là que j'ai eu mes 18 ans - on était en 1940<sup>31</sup> -. J'avais un camarade, Mottet, qui a eu ses 18 ans le même jour que moi.

Après monsieur de Gaulle a dit : “C'est pas le tout. Le Cameroun, c'est bien, mais il faut aller ailleurs.” C'est là que Leclerc a formé, avec une poignée de gars, sa fameuse colonne qui a remonté vers le Tchad alors que nous, on a rembarqué. Il fallait en effet que la France Libre soit représentée partout. On est retourné à Freetown pour la 3<sup>e</sup> fois. On a pris un bateau qui s'appelait le *Neuralia*<sup>32</sup> et on a fait une

<sup>25</sup> Fin de l'expédition le 25 septembre.

<sup>26</sup> Cf. “Les 4 glorieuses” : ralliement sans combats à la France Libre de la plus grande partie de l'Afrique Équatoriale Française, soit le Tchad (le 26 août), le Cameroun (le 27 août), le Congo (le 28 août) et l'Oubangui-Chari (le 29 août). Suite à quoi ne manquait que le Gabon.

<sup>27</sup> Le Gabon est rallié début octobre à la France Libre après 10 jours de combats.

<sup>28</sup> Pseudonyme pour Philippe de Hauteclocque, né en 1902.

<sup>29</sup> Premier officier à rejoindre de Gaulle, le 19 juin 1940.

<sup>30</sup> Homme politique, également rallié de la première heure à de Gaulle.

<sup>31</sup> 21 octobre 1940

<sup>32</sup> Le 24 décembre 1940. La troupe constitue le complément du Bataillon de Marche n°3 dans la

petite promenade jusqu'au Cap. Au Cap on a fait escale mais on n'a pas eu le droit de descendre. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Après on est remonté et on est allé à Durban. On a fait ainsi soixante-deux jours de mer sans voir la terre.

## ÉRYTHRÉE

(1941)

On a débarqué ensuite<sup>33</sup> à Port-Soudan<sup>34</sup> - c'est là que j'ai retrouvé le bateau qui m'avait emmené en Angleterre - et alors là on est allé faire une petite promenade en Érythrée<sup>35</sup>. C'était contre nos “amis” italiens. C'était une promenade. On n'a pas vraiment eu de coups durs. Il fallait occuper ce coin pour empêcher que les Allemands viennent à la place des Italiens (les Allemands étaient beaucoup plus dangereux, et ils n'avaient pas beaucoup confiance dans les Italiens).

On était à cette époque formé en une compagnie de transport et de ravitaillement (la 1<sup>o</sup> D.F.L. n'existait pas encore, et la colonne Leclerc était au Tchad) qui était encadrée par les Anglais. On était dans des camions *Benford* (anglais) et on faisait le ravitaillement pour les Anglais. Comme Armée française véritable, il n'y avait à ce moment-là que la Légion. Presque toute la Légion avait rallié ; et d'ailleurs, où vouliez-vous qu'ils aillent ? Ils n'allaient pas venir en France...

On a fait notre petite campagne d'Érythrée jusqu'à la frontière éthiopienne. Les Italiens n'avaient pas du tout envie de se battre. D'ailleurs il y avait à ce moment-là un des fils du roi Victor-Emmanuel, le duc d'Aoste ; et s'ils avaient voulu résister en Érythrée, cela leur aurait été facile : c'était des montagnes. Les Italiens n'étaient peut-être pas des guerriers - ils n'avaient pas l'esprit bagarreur des Allemands - mais c'étaient de bons constructeurs,

Brigade d'Orient. Elle comprenait la 13<sup>o</sup> demi-brigade de Légion étrangère, la 101<sup>o</sup> compagnie auto, les chars, une ambulance chirurgicale, l'intendance (cf. “La France et son empire...” p. 103)

<sup>33</sup> Le 15 février 1941

<sup>34</sup> Au Soudan, colonie britannique.

<sup>35</sup> Colonie italienne qui menaçait le Moyen-Orient et la “route des Indes”. Le gouvernement britannique avait décidé de s'en emparer.

de bons maçons. Ils avaient fait des routes magnifiques, en pleine montagne.

On a été à Asmara, qui était à 2 000 mètres, puis au port de Massaouah sur la Mer Rouge où régnait une chaleur épouvantable. En plein midi, il faisait au moins 40° et notre eau était bouillante. Là, les Italiens se sont rendus<sup>36</sup> alors qu'ils auraient pu facilement faire une sortie. On n'était qu'une poignée (2 000 ou 2 500) et eux étaient 10 000<sup>37</sup>, avec la Marine et tout ! On n'avait que des fusils (des fusils 36 français) et peut-être deux ou trois canons ; pas grand chose !

Il y avait une ville en pleine montagne qui s'appelait Cub Cub<sup>38</sup>. On raconte que ce nom venait de ce que des tirailleurs Sénégalais<sup>39</sup> avaient attaqué avec des coupe-coupes. Était-ce vrai, était-ce une légende inventée par les Italiens ?

C'était alors Monclar qui commandait. Je me souviens d'une petite histoire drôle. À Port-Soudan ou à Souakim - on a débarqué à Souakim, à côté de Port-Soudan - je montais un jour la garde tout bêtement devant une citerne. Arrive Monclar qui avait fait la Norvège et qui en était sorti plus ou moins blessé et déhanché. Avec lui, il ne fallait pas broncher ! Il me demande : "Qu'est-ce que vous gardez là ?" Je ne pouvais pas répondre (on n'a pas le droit de répondre au garde-à-vous). Il me dit : "Repos !" Je lui dis : "Mon colonel, je ne sais pas trop ce que je fais là !" Alors il me dit : "Ouvrez moi la cuve !" Mais je n'avais pas le droit de me séparer de mon fusil (je ne sais même pas s'il y avait des balles dedans, et Monclar était tellement vache...). Il m'a alors commandé de poser mon fusil. On a ouvert la citerne et il n'y avait rien dedans ! Il y a eu ensuite un gars qui s'est fait engueuler pour avoir fait garder une citerne vide...

Autre anecdote : l'histoire de Fournier de la Barre - il a été un des très rares 2° classes à être devenu compagnon de la Libération (il a sauvé des ambulances à Bir Hakeim...) -. Un jour il voit le fameux Monclar arriver. Qu'est-ce qui lui a pris ? On ne sait pas. Il a crié : "Silence aux morts !" Cela n'a pas plu à Monclar qui l'a

condamné à deux jours de consigne "sans augmentation de la part de son supérieur" (une condamnation pouvait normalement être aggravée par le capitaine, puis par le commandant et ainsi de suite) au motif suivant : «A crié, sur le passage d'un officier supérieur déjà malade, d'une voix de soprano de la Chapelle Sixtine, *Silence aux morts !* anticipant par là la mort prochaine de cet officier». C'était le style de Monclar : il pouvait piquer des colères terribles mais ses gars l'aimaient beaucoup. Avec de Gaulle il ne s'entendait pas tellement.

## SYRIE

(1941)

Après l'Érythrée - on était alors en juin 1941 -, on a rembarqué à Massaouah, le port affreux à la chaleur torride.

On est reparti. Quoique monsieur de Gaulle ait dit qu'il ne voulait pas que les Français se battent entre eux, on a quand même été obligé de se battre en Syrie contre les Français de Vichy<sup>40</sup>. C'est à ce moment-là qu'on a commencé de dire *les gaullistes, les vichystes...* C'est à ce moment que j'ai découvert qu'on nous appelait *les gaullistes* : on nous traitait de *sales gaullistes, de vendus aux Anglais, de traîtres à la patrie, de renégats* (toutes les expressions y sont passées)... Nous, on s'appelait entre nous *les français*, c'est tout.

C'était la même opposition de noms que lorsqu'on rentrait dans une ville et que selon le camp on était appelé *les libérateurs* ou *les occupants*... Cela rappelle quand Napoléon est rentré de l'Île d'Elbe et qu'au fur et à mesure de sa progression triomphale, on l'a appelé successivement *Bonaparte*, puis *Napoléon*, puis *Sa Majesté l'Empereur*... Cette façon de faire a été de tous les temps. Nous, on les appelaient *les vichystes, les gars de Vichy*, mais pas *les pétainistes*. Ils nous appelaient *les gaullistes*, mais cela nous laissait froid, et on ne reprenait pas ce terme.

Cette campagne a donc été pour nous un problème terrible. On est d'abord allé en Palestine,

<sup>36</sup> Mi-avril

<sup>37</sup> "1 000 Français Libres ont fait 14 000 prisonniers italiens" selon "La France et son empire..." (p. 106).

<sup>38</sup> Prononcer "Coube-coube"

<sup>39</sup> Le terme *Sénégalais* désignait globalement les Africains servant sous les armes françaises, qu'ils viennent du Sénégal ou d'un autre pays.

<sup>40</sup> La Syrie, comme le Liban, était sous mandat français depuis 1920. L'indépendance de la Syrie avait bien été proclamée en 1941 par la France Libre mais Vichy y maintenait ses troupes (45 000 hommes environ).

au camp de Quastina<sup>41</sup> où de Gaulle est d'ailleurs venu<sup>42</sup> - il était aussi venu une fois en Érythrée -. Les troupes ont débarqué légalement, avec la complicité des autorités vichystes. Mais c'était dangereux car la Palestine était alors sous l'autorité de l'Égypte. Et ensuite il y eut la bagarre de Syrie<sup>43</sup>. Là, cela n'a pas été joyeux parce que se battre contre les Italiens, encore ça va, mais contre les Français... Être mitraillé par les avions français alors que sur nos drapeaux on avait enlevé la croix de Lorraine, pour éviter les divisions ! D'ailleurs officiellement, on n'a jamais eu la croix de Lorraine sur nos drapeaux. On avait le drapeau bleu-blanc-rouge et une petite flamme rouge sur laquelle il y avait la croix de Lorraine. On nous a accusé d'avoir sali le drapeau français en y mettant la croix de Lorraine. En fait cette croix est celle de Jeanne d'Arc. Ce n'est pas de Gaulle qui l'a inventée ; c'est l'amiral Muselier<sup>44</sup> (qui avait rallié mais qui, ne s'entendant pas du tout avec de Gaulle, a quitté plus tard le Comité de la France Libre).

Catroux, après avoir été gouverneur d'Indochine, était devenu gouverneur de ce qu'on appelait le Levant<sup>45</sup>. C'était alors le seul général à cinq étoiles qui ait consenti à rallier de Gaulle. De Gaulle a pensé qu'en envoyant Catroux là-bas, cela allait faire jouer des sympathies qui permettraient de rallier des forces. De Gaulle a bien raconté dans ses *Mémoires* qu'il avait été écœuré par le comportement des forces de Vichy alors que notre intervention là-bas avait des raisons stratégiques : il s'agissait d'empêcher les Allemands de passer.

Cette campagne a été pour nous une des plus dures, non seulement du point de vue des pertes<sup>46</sup> - c'est là qu'on en a eues le plus, en dehors de Bir Hakeim - mais surtout moralement : les Anglais nous ont plus ou moins laissé tomber et on combattait d'autres Français, ceux de Vichy qui étaient commandés par l'ancien gouverneur de Paris nommé Dentz,

celui-là même qui en juin 1940 avait demandé que les jeunes quittent Paris en déclarant alors que des camps étaient organisés à cet effet, ce qui était faux : il l'avait peut-être alors décidé, mais c'est tout ! Et le résultat c'est que je me suis retrouvé à Royan comme raconté précédemment. J'ai donc retrouvé ce Dentz, deux ans plus tard, - entre temps il avait été nommé général - mais il était cette fois dans le camp d'en face...

Devant Damas<sup>47</sup>, c'est là que cela a été très dur. On a d'abord pensé qu'ils allaient faire un simple baroud d'honneur. Mais non. Il y avait des officiers de Saint-Cyr des deux côtés, qui se battaient les uns contre les autres...

Après cette bagarre en Syrie, qu'on a conquise, ou ralliée - ça dépend du nom - suite à quoi<sup>48</sup> certains ont accepté de rejoindre la France Libre, les autres étant rapatriés en France<sup>49</sup>. En Syrie d'ailleurs Monclar a refusé de combattre. Mais de Gaulle ne lui a rien dit. Il faut dire qu'en Syrie, les Anglais ont toujours joué double jeu ; ils voulaient aussi s'en emparer. Et en plus les Allemands arrivaient. Monclar avait donc plusieurs raisons - politiques, militaires... - pour ne pas vouloir en Syrie se battre contre des Français.

En Syrie, je m'occupais toujours du ravitaillement. On était cependant équipé désormais de mitrailleuses antiaériennes. On avait aussi récupéré du matériel auprès des Italiens : on avait des *Brenda* 13.2 qu'on a utilisées tant qu'on avait les bonnes munitions.

Quand on montait la garde dans les villages arabes, c'était dangereux : on nous conseillait de ne jamais nous appuyer contre un mur quand on était fatigué parce que les maisons étaient là-bas très différentes des nôtres, avec des tas de couloirs, des accès inconnus, et on pouvait être facilement surpris.

Tout cela m'a donc permis de faire un beau séjour à Damas, puis au Liban qui était un pays magnifique, et en Égypte aussi. Selon les radios, c'était toujours "les troupes rebelles de l'ex-Général de Gaulle" ou "les troupes libératrices"... Et puis ce sont les Allemands qui sont arrivés. On a fait connaissance de la flotte

<sup>41</sup> Fin avril 1941 (cf. "La France et son empire..." p. 108). C'est là que se constitue la 1<sup>o</sup> Division Légère de la France Libre (D.L.F.L.) ou 1<sup>o</sup> Brigade Française Libre.

<sup>42</sup> Le 26 mai 1941

<sup>43</sup> À partir de juin 1941.

<sup>44</sup> Né en 1882. Voir "Les Français à Londres" p. 96... pour son histoire, puis p. 239... pour "l'affaire Muselier".

<sup>45</sup> Liban et Syrie

<sup>46</sup> La 1<sup>o</sup> D.L.F.L. aura 164 morts et 650 blessés.

<sup>47</sup> Juin-juillet 1941.

<sup>48</sup> La reddition des forces de Vichy a lieu le 13 juillet.

<sup>49</sup> Quelques milliers d'hommes seulement choisiront de rallier la France Libre : 1 000 Français, 1 000 légionnaires et 2 000 tirailleurs. Les autres, plus de 30 000 soldats, refuseront de rester et seront rapatriés vers la France.

d'Alexandrie qui n'a jamais bougé. Il y avait pas mal de navires de guerre mais l'amiral Godofroy n'a jamais voulu rallier la France Libre.

## LYBIE

(1941-1943)

Ensuite on a dit : "il faut que la France soit présente en Libye" parce qu'avait commencé la bagarre entre les Anglais et les Italiens - il n'y avait pas encore les Allemands -. Il y a eu alors la première campagne de Libye. On nous a équipés d'antichars, de canons de 25 qu'on avait piqués aux Français de Vichy. Vous voyez la diversité de notre armement : anglais, italien, français... C'est là que sera créée <sup>50</sup> la 1<sup>o</sup> D.F.L. (la 1<sup>o</sup> Division de la France Libre ; il n'y en avait qu'une, il n'y avait pas le choix !).

On a constitué une unité antichars et j'y ai été affecté, au hasard. Nos canons de 25 <sup>51</sup> nécessitaient de tirer à vue sur les chars visés. Mais on n'a jamais eu l'occasion de voir les Allemands. Ce qui fait qu'on n'a jamais tiré. La seule fois où l'on a tiré, on l'a fait par erreur contre des Australiens qui étaient avec nous : on a cru que leur drapeau était celui des Allemands ! Heureusement on ne les a pas touchés ; on s'est très vite rendu compte de notre erreur. C'est authentique ! Il y avait dans cette première campagne des néo-zélandais, des australiens, des hindous...

On partait en *Jock-colonnes* <sup>52</sup> pour patrouiller. Mais un jour, il y a eu un vent de sable. Un vent de sable, dans le désert, c'est magnifique. C'est plus haut qu'une la maison, et on ne voit plus rien. Le sable s'infiltre partout, même dans les tableaux de bord. Et quand le vent de sable s'est levé, qu'a-t-on vu ? Une patrouille allemande à un kilomètre ! Notre réaction a été magnifique : on est parti chacun de notre côté, les Allemands dans un sens, et nous dans l'autre !

<sup>50</sup> Le 1<sup>o</sup> février 1943. La 2<sup>o</sup> D.F.L. prendra vite le nom de 2<sup>o</sup> D.B.

<sup>51</sup> Cf. "La France et son empire..." p. 117 : il y avait à Bir Hakeim du côté français 3 300 hommes et seulement 18 canons de 25 (sur un total de 100 pièces antichars).

<sup>52</sup> Colonnes militaires volantes très mobiles (cf. "La France et son empire..." p. 116).

On a bien vu cette fois les Allemands, mais heureusement pas de près ! Les autres fois, on a bien vu des canonnades ; on s'est même fait canonner, mais toujours de loin.

Durant cette campagne, on s'est bien amusé, jusqu'à Bir Hakeim... On s'est tellement bien amusé, qu'un jour on s'est trouvé dans un champ de mines et qu'on ne le savait même pas. Théoriquement on avait des fanions de reconnaissance et des cartes ; mais elles étaient loin d'être à jour. Un jour on était chez les Anglais, un autre jour ailleurs ; alors, à force de se déplacer, on se perdait, et on ne savait plus à qui appartenait le champ de mines...

Ce qui manquait, c'est qu'on n'avait pas beaucoup à boire ; un peu d'eau, pas de vin bien sûr. Un jour on était à El Adem, un terrain d'aviation pas loin de Tobrouk ; on avait touché le ravitaillement en boissons, la cantine. On avait du whisky. On était enterré dans des trous. On était tellement bien que quand le terrain a été bombardé la nuit, on ne l'a même pas entendu ! Le lendemain matin, on s'est réveillé ; on s'est dit : "Ouille aille aille". On a été très heureux d'avoir été enfouis !

À ce moment les occasions d'être bombardé et mitraillé, on ne les comptait plus. Le plus angoissant, ce n'était pas les mitraillettes ; cela faisait "tac-tiiiiii". Le plus angoissant, c'est quand on voyait les bombes descendre des avions. On se demandait où cela allait tomber. On avait plus peur des bombes que des mitraillasses. Et pourtant le résultat était le même...

Après cette première campagne de Libye, on est retourné en Syrie, histoire de prendre l'air un peu et de reformer des troupes.

Après on est reparti en Égypte par le Caire car, suite à la 1<sup>o</sup> campagne de Libye, les Allemands et Rommel s'étaient approchés très près de la frontière égyptienne. Dans le fond, c'est grâce à Rommel si on s'est ainsi promené ! On l'appelait "le renard du désert". C'était vraiment un grand soldat. Il était général allemand ; sans doute était-il pour Hitler, mais ce n'était pas un nazi - cela lui a coûté cher plus tard : on l'a fait mourir -. J'ai lu son livre "La guerre sans haine" ; il a été réalisé à partir des carnets qu'il écrivait tous les jours pendant la guerre et que son fils a rassemblés plus tard pour les publier.

Comme soldat, il a été impeccable : à Bir Hakeim, quand on était fait prisonnier, légalement on n'était pas des soldats ; on était des déserteurs, des rebelles. Donc on n'était pas protégé

par les lois de l'armée. Et Rommel pouvait très bien nous faire exécuter. Comme à l'époque les Français Libres étaient considérés légalement comme rebelles, Adolf avait dit : "Tout Français pris les armes à la main sera, conformément aux lois de la guerre, exécuté." On ne pouvait rien dire. Mais Charles de Gaulle a prévenu - je l'ai appris plus tard en lisant ses *Mémoires* - que si on fusillait des Français Libres, il fusillerait en représailles des Allemands (on avait quand même fait à l'époque quelques prisonniers de guerre allemands). Je ne sais pas si de Gaulle aurait été jusque là, mais enfin Rommel a dit : "J'ordonne que les Français prisonniers soient traités comme les autres." Et de fait, on a récupéré quelques années plus tard, en Italie, deux de nos camarades qui avaient été faits prisonniers et qui n'avaient pas été trop mal traités.

Rommel avait entendu parler de de Gaulle par son livre sur "L'armée de métier" et on raconte que c'est de ce livre qu'il s'était inspiré pour mettre l'accent sur les blindés dans son armée. Alors que nous, en France, on n'a rien pris de ses idées : la seule division blindée qu'on ait eue, c'était celle avec laquelle de Gaulle a essayé en 1940 de reprendre Abbeville. De Gaulle avait écrit plusieurs livres avant la guerre : *Au fil de l'épée*, *L'armée de métier*... Mais certains généraux français ne voulaient pas non plus de l'armée de métier...

Après on a donc fait la seconde campagne de Libye. Depuis la première, les Italiens avaient été remplacés par l'*Afrikakorps* commandée par Rommel (voir "La guerre sans haine" où il donne toutes les descriptions des batailles de Libye ; on y retrouve exactement les mêmes noms mais la description se fait à l'inverse, de l'autre côté : "les Français ont été repoussés, les Anglais ont été battus..."). On a réussi à reconduire les Allemands jusqu'à la frontière. Durant cette campagne, on a bien tiré quelques coups de canon, comme ça, au hasard, mais on n'a jamais vu les Allemands de près.

Dans la 1<sup>o</sup> D.F.L., il y avait le bataillon du Pacifique composé de gens qui venaient de Nouvelle-Calédonie, de Martinique et qui venaient combattre en Libye. C'était la France ; même s'ils avaient la peau mate, ce n'était pas grave.

Du point de vue du ravitaillement, on avait du corned-beef et des biscuits de guerre. Ce n'était pas très marrant. En Érythrée on avait de la chance : on avait réussi à tuer des *antilope-cheval*.

Ce n'était pas excellent, mais c'était quand même mieux que le corned-beef.

Je ne me souviens plus bien des épisodes militaires successifs et du rôle joué par mon unité dans les différentes batailles. En gros, on suivait la masse et on foutait le camp quand les autres arrivaient ; et vice versa... Que vouliez-vous d'ailleurs faire d'autre ? Ou on était fait prisonnier, ou on se taillait. Au début les Anglais ne voulaient pas des *Free French*, d'une armée française, et de Gaulle s'est bagarré à ce propos avec Churchill. De Gaulle avait même envisagé un moment de nous envoyer en Russie<sup>53</sup> ; je ne sais pas ce qu'on aurait été faire en Russie ! Comme quoi le destin... Et puis finalement un général anglais a accepté de prendre des Français avec lui.

Lors de la bataille de Bir Hakeim, au début de l'encerclement de nos troupes, on a dû escorter un convoi avec un canon de 25. On est sorti de nos lignes, mais quand on a voulu rentrer, on n'a pas pu le faire : il y avait entre Bir Hakeim et nous la 90<sup>o</sup> *Panzer* ou je ne sais plus quoi. On a essayé plusieurs fois de rentrer mais on n'a pas pu. Il y a bien eu une brigade anglaise qui a essayé de percer les lignes allemandes, mais ils n'ont jamais réussi. J'ai donc fait la première partie de la bataille de Bir Hakeim mais pas la suite. Vous savez : on pouvait facilement disparaître durant cette bataille. On a ainsi retrouvé dans le désert, je crois que c'est 18 ans après, un avion de guerre anglais, avec l'équipage au complet devenu des squelettes, mais sans traces de mitraillage sur le fuselage. Est-ce que l'avion avait atterri par manque d'essence ? Vous vous imaginez la mort des gars, sans eau dans le désert...

La bataille de Bir Hakeim, qui devait durer 3 jours et qui en a duré 10<sup>54</sup>, a drôlement embêté Rommel et les Allemands : cela a permis aux Anglais - à la 8<sup>o</sup> armée - de se replier et de préparer El Alamein<sup>55</sup>. S'il n'y avait pas eu la résistance de Bir Hakeim, les Allemands arrivaient certainement avant nous à Alexandrie. Bien sûr, j'ai appris tout cela plus tard en lisant des livres.

<sup>53</sup> Cf. "La 1<sup>o</sup> D.F.L." p. 206

<sup>54</sup> Exactement du 26 Mai au 12 Juin 1942. La position des Français devra finalement être abandonnée, mais cette "non-victoire" deviendra un fait d'armes retentissant.

<sup>55</sup> Bataille fameuse (fin octobre - début novembre 1942) gagnée par les Anglais contre l'*Afrikakorps*.

Grâce à Bir Hakeim, qui bloquait Rommel et immobilisait deux divisions, l'une italienne, l'autre allemande, les Anglais ont pu se reconstituer. Il y a eu ensuite la bataille d'El Himeimat où est mort Amilakvari<sup>56</sup>. Puis El Alamein.

Durant la 2<sup>e</sup> campagne de Libye, on a été deux fois encerclé. Les Allemands avaient coupé le ravitaillement. Le plus dur, c'était la boisson. Encore sans manger, vous pouvez tenir. Mais sans boire ! On a été comme ça coupé de tout pendant deux à trois jours.

Une autre fois, un soir, vers minuit, il y a eu 2 000 canons de notre camp (anglais, néo-zélandais, australiens...) qui ont tiré en même temps. Il faisait clair comme en plein jour ; le sol tremblait. Les Allemands étaient écrasés sur place, et leur ravitaillement n'arrivait plus. Une autre fois encore, on s'est fait bombarder par erreur par les Anglais, mais c'était avant, à Bir Hakeim.

Au total, pour le transport de matériel on a fait au moins trois fois le désert de Sinäi entre Beyrouth, Le Caire...

J'ai passé mes 20 ans en Syrie<sup>57</sup>. On était alors à Ain Sofar, un petit village à la frontière du Liban et de la Syrie. On était au repos. Ce jour-là il y a eu le Général Catroux, gouverneur de Syrie et du Liban, qui est passé en grand uniforme, accompagné de Mme Catroux. On lui a dit : "Mon général, je vais vous présenter quelques jeunes français." Il m'a demandé : "De quelle région êtes-vous ?" Je ne sais plus ce que je lui ai raconté, et puis j'ai ajouté : "Mon général, j'ai 20 ans aujourd'hui." Je l'ai dit comme ça, dans la conversation. Il m'a répondu : "C'est très bien, mon ami." Et Mme Catroux m'a donné un pull-over que j'ai gardé et que Maria, plus tard, a détricoté pour en faire un pull-over pour Alain. Je me demande encore comment et par quel mystère j'ai pu garder tout ce bardas-là !

## TUNISIE

(1943)

**D**urant la seconde campagne de Libye, on a donc réussi à repousser les Alle-

<sup>56</sup> Colonel commandant la Légion étrangère, rallié à de Gaulle avec les troupes venues de Narvik.

<sup>57</sup> Le 21 octobre 1942

mands et on est arrivé en Tunisie<sup>58</sup>. J'étais à cette époque déjà passé 1<sup>o</sup> classe.

C'est l'époque où Charles de Gaulle va former son gouvernement provisoire à Alger. C'est aussi celle des histoires avec le Général Giraud<sup>59</sup>...

En Tunisie, ça s'est plus ou moins bien passé car il y avait encore les relents de Vichy. Pour éviter tout incident, on nous a replanqué quelque temps en Libye ; on est reparti s'installer à la frontière. Quand on a "occupé" - ou "libéré" - la Tunisie, on était très bien ; on campait parmi les oliviers. Avec les gens du peuple, les rapports étaient corrects. Il n'y a eu que peu d'histoires. C'était beaucoup plus difficile avec les blancs (les colons, les pieds noirs) qui étaient parfois vraiment durs avec les arabes.

Quand on est arrivé en Tunisie, des Tunisiens, arabes ou pieds-noirs, se sont joints à nous. L'un de ces pieds-noirs s'appelait Salvatore Giolanno et, à son propos, me revient une anecdote : après la guerre il y avait eu un jour un accrochage au travail avec quelqu'un au sujet des étrangers. Salvatore, en colère, a crié : "Moi, y en a être Français comme toi car moi avoir chez moi un dictionnaire *Latrousse*" - il voulait dire *Larousse*, bien sûr -.

On est resté un bon moment en Tunisie : à Nabeule, à Sfax ; et on campait parmi les gens dans les villages. Pour eux, la France représentait quelque chose qu'il fallait libérer, même s'ils n'y avaient jamais mis les pieds.

## ITALIE

(1943-1944)

**A**près être arrivé à Tunis, on nous a dit : "C'est pas le tout, les gars. On continue." On a fait alors la promenade en Italie. Là, cela a été un peu plus dur. À ce moment je n'étais plus dans les antichars : on m'a remis dans la compagnie des transports avant d'embarquer.

<sup>58</sup> Vers mai 1943. Après le débarquement américain au Maroc (novembre 1942), les Allemands avaient occupé la "zone libre" et débarqué en Tunisie.

<sup>59</sup> Né en 1879. Soldat, piètre politique et médiocre homme d'État, sur lequel Roosevelt s'est longtemps appuyé pour contrer de Gaulle. C'est Giraud qui remplace Darlan après le débarquement Américain et devient haut-commissaire en Afrique du Nord. Il sera ensuite contraint de s'effacer...

Le commandement était passé à Juin ; il avait été fait prisonnier en 1940 et Pétain l'avait fait rentrer<sup>60</sup>, mais il n'était pas particulièrement fidèle à Vichy (il avait été le major de de Gaulle à Saint-Cyr).

On a débarqué près de Naples<sup>61</sup> dans un joli petit village qui s'appelait Albanova. On peut dire qu'on a refait la route impériale (on a été comme Napoléon aux Pyramides...); on a aussi refait le chemin des Croisés (on est passé - mais nous comme touristes, pas comme occupants - à Jérusalem et à Bethléem). Comme quoi l'histoire se répète...

On est arrivé en Italie avec une certaine rancœur contre les Italiens qui nous avaient attaqués si j'ai bonne mémoire le 13 juin 1940, donc quand tout était fini et qu'ils ne risquaient plus grand chose.

On n'a pas été méchant-méchant mais quand par exemple il y avait des fruits, on les leur piquait tous. C'est la seule vacherie qu'on leur ait faite. Les Italiens nous disaient : "Senor francesci" et face à nous, selon eux, il n'y avait plus aucun fasciste ; passons... Il n'y a eu qu'en Érythrée qu'on a vu des gens nous déclarer : "moi, je suis fasciste !".

Au début l'accueil était un peu froid et puis ça s'est amélioré. Je me rappelle d'un village, San Giorgo, dont j'ai ramené une croix ; les gars du Génie ont remonté le clocher et d'un coup les Italiens ont entendu les cloches sonner à nouveau. Il y a eu ensuite une messe, avec notre aumônier, où ils sont tous venus.

Dans l'ensemble l'accueil des Italiens a donc été sympathique. Ils n'aimaient d'ailleurs pas les Allemands. Il y a eu quelques bagarres en Italie (Monte Cassino...) mais dans l'ensemble cela n'a pas été très violent.

Nous avons défilé à Rome le 10 juin 1943. Le Maréchal Juin était sur le fameux balcon où s'était tenu avant lui le *Duce*. C'est là qu'on a eu une audience pontificale très solennelle de sa Sainteté Pie XII qui s'appelait Pacelli. Cela m'amusait parce que cela veut dire *pieux* en latin. Je n'ai jamais eu l'idée de demander à un

<sup>60</sup> Né en 1888. Fait prisonnier à Lille, il est libéré en juin 1941. Devient commandant des troupes du Maroc. Après le débarquement américain du 9 novembre 1942, il se range aux côtés des Alliés. Nommé commandant du Corps Expéditionnaire d'Italie en septembre 1943.

<sup>61</sup> Fin avril 1944. La 1<sup>o</sup> D.F.L. compte désormais 18 000 hommes. Seuls les engagés d'avant la date limite du 1<sup>o</sup> août 1943 seront reconnus comme *Français Libres* (cf. "La 1<sup>o</sup> D.F.L." p. 262...).

curé s'il savait ce que cela voulait dire Pie XII. Il faut dire qu'avec les curés maintenant... Passons ! Mais alors, quel décorum lors de cette audience ! C'était écœurant : avant que le pape n'arrive, il y avait tout un défilé, avec des gardes nobles, des gardes pontificaux, une série de cardinaux... alors que le Pape aurait pu arriver tout simplement, comme le ferait Jean-Paul II maintenant.

Pie XII a été très aimable. Il nous a demandé de quelle région on était. Il parlait bien français, bien sûr avec l'accent, mais très bien. La veille, il avait dû recevoir les Allemands. C'est normal. Il était très germanophile - parce qu'il avait été longtemps Nonce apostolique en Allemagne - mais pas nazi (j'ai appris cela après la guerre, en lisant).

## FRANCE

(1944-1945)

Après on a rembarqué, à Naples je crois<sup>62</sup>. Là, c'était pour la petite promenade vers la France. Cela a d'abord été le débarquement à Cavalaire. Pour moi c'était le 2<sup>o</sup> ou le 3<sup>o</sup> jour du débarquement<sup>63</sup>. On était sur des navires de débarquement américains et on s'est retrouvé dans un champ de mines flottantes. Le ricain ne savait pas très bien où on était. Cela aurait été marquant qu'on saute en dernière minute ! Enfin on s'en est sorti. On sort d'ailleurs toujours d'un champ de mines... ou on y reste !

Les Allemands étaient plus loin, à Hyères où il y eu une petite bagarre et des Allemands tués. On voyait des cadavres allemands allongés. Cela faisait drôle quand même. Après on a continué jusqu'à Lyon qui a été la première ville vraiment importante qu'on a libérée<sup>64</sup>. La

<sup>62</sup> Le 7 août 1944

<sup>63</sup> Le débarquement commence le 15 Août. L'armée française B (qui deviendra en septembre la 1<sup>o</sup> armée française), commandée par de Lattre de Tassigny, débarque à partir du 16 Août. Elle était composée (plus de 300 000 hommes) d'à peu près autant de soldats non français (originaires d'Afrique du Nord, d'A.O.F. et d'A.E.F.) que de Français (originaires d'Afrique du Nord - le plus grand nombre - et de Corse, ou évadés de métropole - on estime à quelque 20 000 les Français qui s'évadèrent de Métropole de 1940 à 1944).

<sup>64</sup> Le 3 septembre 1944

1° D.F.L. est connue sur Lyon, mais à Paris, ils ne savent pas ce que c'est. Pendant ce temps, Leclerc faisait sa promenade avec la 2° D.B. et débarquait en Normandie. Puis il libérait Paris. En Libye on s'était retrouvé pour la première fois avec les gars qu'on avait quittés au Cameroun. C'est là qu'il y avait eu une première jonction. Ensuite on s'est retrouvé beaucoup plus tard <sup>65</sup>.

Après la Libération, les Allemands résistaient encore à Royan et on a failli y être envoyé. Cela aurait été marrant que je retourne à Royan ! Mais entre-temps les Allemands avaient lancé leur fameuse contre-attaque dans les Ardennes et l'Alsace se retrouvait menacée. Alors qu'on partait pour Royan, on a fait un quart de tour et on est allé échouer en Alsace, à Meisengott si vous voyez ce que je veux dire <sup>66</sup>. Là, on avait désormais de l'équipement militaire.

En Alsace, je n'ai pas été directement dans la bataille de Strasbourg <sup>67</sup>. La 1° D.F.L. n'y a été engagée que dans un second temps. C'était la 2° D.B. qui avait libéré Strasbourg. Et quand les Allemands ont contre-attaqué avec le Maréchal Von Rüstett, comme la 2° D.B. était déjà en Allemagne, c'est la 1° D.F.L. qui est intervenue pour sauver Strasbourg une seconde fois. Après cela, Leclerc a téléphoné à Brosset <sup>68</sup> pour lui dire : "Bravo mon vieux ; tu as fait la même chose que nous !".

Après l'Alsace, on n'a pas voulu qu'on aille en Allemagne, pour des raisons politiques, alors que la 2° D.B. y a été. Le résultat, c'est qu'on est reparti ; il y a eu l'Authion <sup>69</sup> ; mais cela, c'était une promenade terminale - le journal de la 1° D.F.L. s'appelle *Bir Hakeim - L'Authion* -. Il y avait encore quelques points de résistance mais c'était pratiquement terminé. Ensuite on est revenu sur l'intérieur de la France. On a été à Marolles-les-meaux (à côté de Meaux) et là on a été démobilisé gentiment ; c'était en 1945 après la victoire <sup>70</sup>.

<sup>65</sup> La jonction se réalisera en Bourgogne le 12 septembre 1944.

<sup>66</sup> Village de Maria...

<sup>67</sup> Décembre 1944 - Janvier 1945

<sup>68</sup> Général, commandant alors la 1° D.F.L.

<sup>69</sup> Massif montagneux au nord de Nice où la 1° D.F.L. a été envoyée, fin mars - début avril 1945, combattre les dernières forces allemandes retranchées.

<sup>70</sup> La dissolution de la 1° D.F.L. a lieu officiellement le 15 août 1945.

J'étais toujours 1° classe. J'avais eu la croix de guerre (il y avait eu une promotion en Libye, pendant la 2° campagne), la médaille coloniale (c'était alors la mode : avec l'Érythrée, la Libye...); mais tout cela, c'était symbolique. On mettra ça sur mon cercueil, si on y pense....

Après, cela a été le retour à Paris. Pour ma part je suis d'abord reparti dans le Nord, chez ma mère. Mais là-bas je n'ai pas trouvé de boulot ; alors je suis revenu définitivement à Paris où ma mère avait conservé une espèce de chambre (où il n'y avait ni lumière, ni rien).

Voilà, c'est comme cela qu'on a fait notre petite promenade.

## ET ENSUITE

Quand on est revenu en France en 1944, on a eu droit à une permission. J'ai pu retourner chez moi à une époque où il y avait encore plus ou moins les Allemands. Ce sont des gens de Poyon qui m'ont emmené à Saint Michel. J'avais réussi à envoyer de Tunis un télégramme par la Croix Rouge. Mais ma mère ne l'a reçu que six mois après ; le télégramme est arrivé à Paris parce que je ne connaissais pas pendant ce temps-là. les événements Or ma mère était repartie à Saint Michel car mon grand-père, entre-temps, était mort. Ce qui fait que le télégramme a mis longtemps pour la rejoindre.

Entre-temps ils ont fait une enquête. Parce que à la classe 42, il n'y avait plus d'armée française mais on s'informait quand même où étaient les gars. Ma mère a répondu : "Je ne peux pas vous dire. Je ne sais pas où il est." Elle savait seulement par la famille chez qui j'étais passé et qui était remontée dans le Nord qu'à Royan j'étais encore en vie. Mais ensuite elle a reçu des avis de recherche. Il y avait beaucoup de propagande. On lui a même dit qu'on avait retrouvé ma tombe et on lui demandait de l'argent pour savoir où j'étais. C'était affreux ce marchandage !

Je suis donc arrivé à Saint Michel un beau jour. Mon arrivée a fait sensation dans le village : "Qu'est-ce que tu viens faire, mon gars ? Où c'est que tu as été ?" Quand je le leur ai raconté, ils ont dit : "C'est pas possible !" Les paysans du coin ne savaient pas grand chose. Ils savaient vaguement qu'il y avait eu un peu de résistance ; ils avaient vaguement entendu

parler d'un gars nommé de Gaulle. Mais c'était tout.

Ma grand-mère qui m'avait élevé était alors très vieille. Elle n'avait presque plus de cheveux. Mais au son de ma voix, elle a eu comme un choc et elle est redevenue normale. Elle m'a bien expliqué comment le grand-père était mort. Et puis ensuite, elle est repartie dans la nuit. Et quand je l'ai quittée le lendemain matin, elle m'a pris pour mon père et elle m'a dit : "Faut aller faire le jardin !" ou un truc comme ça. Ensuite, je ne l'ai plus revue.

En rentrant en France, après toute cette période de guerre, une image que j'ai eue, c'est celle qu'on ne roulait pas tous dans le même train. Par exemple, il y avait les tickets de rationnement. Et bien, heureusement que je récupérais du pain par une dame boulangère que ma mère connaissait, autrement, j'aurais mangé ma ration de pain en une journée !

Cela a été difficile au début de se remettre au rythme. Cela s'est fait tout doucement mais cela n'a pas été facile au début. Et puis je n'avais rien du tout : aucun diplôme. Normalement je devais avant-guerre rentrer à l'école des chemins de fer car ma mère travaillait pour un ingénieur qui lui avait dit : "il fera l'école des chemins de fer". Mais après toutes ces années de guerre, tout était fichu par terre, et beaucoup de gens se trouvaient dans la même situation.

J'ai réussi à trouver du travail et à rentrer chez Thompson grâce à l'Association de la France Libre.

Au moment de la Libération, l'ambiance était magnifique : on était *les libérateurs* ! Ensuite cela s'est tassé et maintenant plus personne n'y pense. N'ayant pas vécu la guerre de l'intérieur du pays, on n'était pas sensible aux questions de collaboration et d'épuration. On sentait bien que les gens avaient souffert sous la guerre, et qu'ils étaient un peu aigris. Mais nous, on n'avait pas eu ces problèmes.

On était trop jeune pour penser, pendant la guerre, à ce que deviendrait la France après la guerre, si on la gagnait. Les grands plus âgés, peut-être, mais nous on avait tous 20 ou 24 ans. Nous, on voulait libérer la France, mais seulement la France en général.

On n'y pensait pas ; cela a commencé cependant de changer un petit peu au fur et à mesure qu'on s'approchait de la France et qu'on rencontrait d'autres gens.

Avec le retour en France, on a retrouvé la famille. On s'est réadapté sans trop de problè-

mes. On s'est remis gentiment dans le bain. On s'est amalgamé à la vie nouvelle qui n'était pas marrante au début, parce qu'avec les tickets, ce n'était pas facile tout de même. Et nous n'étions pas entraînés à cela. Ceux qui étaient restés en France, ils en avaient l'habitude. Nous, on n'avait pas eu ces problèmes de ravitaillement, même si bien sûr on ne mangeait pas toujours bien.

Pendant toute la guerre, il n'y avait pas moyen d'avoir des nouvelles. Où ma mère pouvait-elle écrire ? Et puis on n'avait pas le droit de mettre des adresses.

Au début, on nous avait dit en principe de prendre des noms d'emprunt, pour éviter les représailles contre la famille - il y a eu en effet quelques enquêtes menées par Vichy -. Je m'appelais ainsi Pierre Capucin, car il valait mieux conserver les mêmes initiales. Mais cela n'a pas duré longtemps. On a été banni de la nationalité française en 1940, et on l'a su par les décrets qui ont été alors publiés. Mais cela ne nous a pas fait grand chose : on était tellement convaincu qu'on était du bon côté que, pour nous, cette mesure de bannissement n'avait pas de sens. Cela n'en avait un que pour Vichy.

On se disait : "On finira la guerre, ou on ne la finira pas ; c'est le destin de chacun." Mais enfin, en ce qui concerne la nationalité française...

On savait qu'on risquait gros si on se trouvait pris par les Allemands, mais cela ne nous faisait absolument rien. On se serait retrouvé devant le fait, je ne sais pas ce qu'on aurait fait ; cela dépend du tempérament des gars. Brossolette s'est, lui, jeté d'une fenêtre. C'est un problème différent. On ne se rendait pas compte du danger exact que cela représentait. Et on n'a jamais été face à face avec des Allemands, même quand nous avons été encerclés dans le désert de Libye. On se demandait simplement s'ils seraient corrects avec nous dans le cas où on se retrouverait prisonnier.

Une question qu'on se posait malgré tout, c'était : "Si on ne gagne pas la guerre, que faire ?" En effet, si l'Angleterre avait été envahie... On se demandait si on devrait vivre dans une partie du monde restée libre : à Madagascar ou à Tahiti.

J'ai eu l'impression que la guerre allait pouvoir être gagnée seulement quand on est arrivé en Tunisie et qu'on a embarqué pour l'Italie. On

sentait que les Allemands commençaient à capituler.

Il faut dire une chose : c'était de grands soldats. Au point de vue militaire, ils ont quand même lutté pendant la guerre 1914 contre tous les Alliés, sans grand monde avec eux.

Je n'ai jamais rencontré de toute la guerre un seul Allemand. Un Italien, si ! Ils se rendaient gentiment. En Érythrée, on a eu un capitaine italien avec la légion d'honneur. Heureusement qu'ils n'avaient pas envie de se battre parce qu'on y serait encore. Dans les montagnes, il faut voir comment c'était !

Au début on savait bien qu'il y avait le maréchal Pétain. D'ailleurs de Gaulle connaissait très bien Pétain. De Gaulle a été condamné à mort. Il a reçu un jour un ordre signé de Weygand : "Monsieur le Colonel en retraite de Gaulle est prié de se présenter à la prison X" je ne sais pas trop où. C'était de la rigolage mais c'était comme ça.

Le seul moment où l'on a eu un peu de haine contre Vichy, cela a été en Syrie, quand les hommes du général Dentz nous ont tiré dessus au nom du Maréchal.

Dans l'ensemble ce sont surtout les hauts dignitaires qui ont été nommés Compagnons de la Libération ; mais il y en a eu aussi d'autres, selon les circonstances ; en particulier ceux de la Résistance intérieure. On a eu un camarade - Fournier de la Barre - qui a sauvé des gars. De Gaulle l'a su et il est alors devenu Compagnon de la Libération. Mais c'est le seul simple 1<sup>o</sup> ou 2<sup>o</sup> classe à avoir été nommé Compagnon.

Moi, j'ai eu un papier, un diplôme comme quoi j'avais appartenu aux Forces Françaises Libres. Ce diplôme a été ratifié parce que sinon, légalement, on était sans rien. Le gouvernement de Vichy avait été le gouvernement légal, régulièrement élu. On a alors demandé en 1945 à Messmer : "Mais nous, qu'est-ce qu'on devient ?". On était bannis de la nationalité française. On n'avait plus de nationalité. C'est Messmer qui à ce moment-là a pris un décret en disant que tous les anciens de la France Libre conservaient le titre de Français. Pour ceux qui ont été faits prisonniers, je ne sais pas trop ce que cela a donné.

Hitler, je ne sais pas si c'était un gars de génie, genre Napoléon - on verra ce que dira l'Histoire - mais il avait inventé les avions à réaction. Seulement Goering, par orgueil - il

était un ancien de l'aviation de la guerre de 1914 - n'en a pas voulu. Authentique !

Pendant la guerre, on n'était pratiquement pas au courant de ce qui se passait dans le monde. Stalingrad ? Je n'en ai entendu parler que vaguement, parce qu'on avait très peu de nouvelles. On n'avait pas de contacts. Les radios n'existaient pas tellement. Si, quand on est arrivé au Caire, on avait les journaux. On savait quand même qu'il y avait la guerre en Russie et dans le Pacifique, mais on ne savait pas exactement quel en était l'état. On ne savait que vaguement.

Sur les plans de nos propres batailles ? Aucune information. On ne se rendait pas compte exactement de ce qui se passait. On voyait qu'on avançait, mais il n'y avait pas de compte-rendu comme on en fait maintenant. Ce n'était pas le style à l'époque. Cela ne nous manquait pas. On n'était pas habitué aux communiqués officiels. Il y en avait bien de temps en temps. Quand on a été en France, on écoutait davantage la radio ; c'était plus facile. Mais une fois dans le désert, on n'avait pas d'information, ou très peu.

Les camps pour les Juifs ? On n'en savait rien. On savait vaguement qu'il y avait des camps de déportation, mais c'est tout. Et parmi nous il y avait des camarades juifs qui n'ont appris qu'au retour en France que leur famille avait été déportée...

Je n'ai guère pu lire pendant toutes ces années de guerre. Les rares livres étaient en anglais ; il fallait savoir l'anglais ! Mais de toutes les façons, on n'avait pas de livres. Cela n'avait pas été prévu.

Dans la 1<sup>o</sup> D.F.L., j'appartenais à la 101<sup>o</sup> Compagnie-Auto - ou 101<sup>o</sup> Compagnie du Train -. Dans la 1<sup>o</sup> D.F.L. il y avait à l'époque de Bir Hakeim la Légion étrangère, l'artillerie, le génie, des fusiliers marins...

Je me souviens de spahis marocains - les *Taboris* -. Un jour, en Italie, à Monte Cassino, pour s'amuser, ils nous ont encerclés comme ils le faisaient avec les Allemands, et on ne les a pas entendus arriver ! Leur technique, à l'égard des ennemis, c'était de surprendre les petits groupes pendant leur sommeil, de ne tuer que celui du milieu et de laisser vivants les autres sans les réveiller - ou alors de tuer ceux qui étaient aux extrémités et de laisser vivant celui du milieu - ! C'était des bagarreurs !

Je me souviens d'un Indochinois qu'on appelait Joseph - d'un nom chrétien -. Il avait toujours de l'alcool ; je ne sais pas comment il se débrouillait.

En principe les Indochinois avaient un nom à trois syllabes mais on ne retenait que la première d'entre elles pour les appeler. Je me souviens que cela donnait dans l'appel "Mo-To-Bé-Kan" !

On avait des cuisiniers indochinois qui étaient d'excellents cuisiniers. Je ne sais pas comment ils faisaient mais, même dans le désert, ils arrivaient à trouver de quoi manger.

Le moment le plus dangereux, d'un point de vue physique, a été en Libye, quand vingt *Messerschmitt* nous tiraient dessus ! Après, c'était le hasard ; les rafales tombaient entre les gars. Et puis cela allait vite. On sentait le vent des hélices. Le plus affolant, c'était les fameux *Stuka* parce qu'ils avaient une sirène qui hurlait quand ils fonçaient. C'était quelque chose d'affreux.

En Libye, les Anglais avaient au début très peu d'avions. C'était de vieux coucous qui dataient plus ou moins de la guerre de 1914. Cela a ensuite changé quand l'Amérique a commencé de fournir. Il y avait bien le fameux *Spitfire* mais compte tenu des besoins, il y en avait peu là-bas. La *Royal Air Force* a fait du bon boulot dans ces conditions.

Le courage ? Je n'y ai jamais pensé sous cette forme-là. Libérer la France, oui ; mais est-ce qu'on était des soldats courageux ? On n'a jamais pensé comme cela. Il fallait tenir. Ce n'était pas toujours marrant ; mais il fallait tenir.

Et puis il y avait les messages du grand Charles. Il y en avait rarement. Il est venu en Érythrée ; il est venu en Libye. On l'a eu en Égypte. Peu nous importait qu'il s'appelle Charles de Gaulle. Mais pour nous, c'était psychologiquement, moralement important.

Il était d'un abord peu aimable. Après la guerre, j'ai emmené une fois Alain au Mont Valérien. Quand de Gaulle est passé - il passait à toute vitesse -, je lui ai dit : "Je vous présente mon fils". Il a eu quand même un sourire et il lui a serré la main. Il était en fait très humain, mais c'était en fin de compte une sorte de carapace qu'il se mettait.

Je lui ai serré la main plusieurs fois au Mont Valérien mais une seule fois pendant la guerre, en Érythrée. Il était très distant.

Je n'ai jamais eu l'impression d'être spécialement courageux. On était là ; il fallait tenir. Mais on n'avait pas cette idée du courage.

J'ai eu des camarades blessés à mes côtés, mais aucun qui y soit mort.

Moi-même, je n'ai jamais été blessé. J'avais récupéré en Érythrée un casque italien. J'ai toujours pensé que c'était cela qui m'avait sauvé : parce que les casques anglais, eux, ne couvraient pas la nuque.

Je me souviens de certains qui sont morts : Yves Lebon est mort en juin 1942<sup>71</sup>, à Bir Hakeim, comme Ferdinand Le Dressay<sup>72</sup>, qui était breton. Il y a eu aussi Pierre Le Gourrierec<sup>73</sup> qui a disparu au cours de cette bataille, dans la tourmente. Il y a même eu un de nos camarades qui a disparu au même moment, qui a été fait prisonnier par les Italiens et qu'on a retrouvé bien plus tard, en Italie, lors de notre passage dans ce pays.

Il y a eu plusieurs camarades<sup>74</sup> qui ont été fait prisonniers dans les mêmes circonstances et qui sont morts plus tard, noyés lors du naufrage du bateau italien<sup>75</sup> qui les ramenait en Italie. Paul Grech, mort en juin 1944<sup>76</sup>, venait lui de Médéa (en Algérie). Dans l'ensemble on a eu moins de morts dans le Train<sup>77</sup> que dans les autres unités car on n'était pas une unité combattante au sens classique.

Je me souviens aussi d'Hervé Quemeneur, de Louis Worms et d'un troisième encore dont j'ai oublié le nom<sup>78</sup>. Ils ont récupéré des obus et ont voulu en extraire l'enveloppe en cuivre pour en faire des souvenirs, comme ma grand-mère en avait gardé de la guerre de 1914. Ils ont commencé à taper dessus ; on leur a gentiment dit de ne pas faire les cons mais ils ont continué. Deux minutes après, tout a sauté, et ils sont morts<sup>79</sup> !

---

<sup>71</sup> Le 9 juin 1942

<sup>72</sup> Le 11 juin 1942

<sup>73</sup> Le 11 juin 1942

<sup>74</sup> Jean Le Duff, Henri Le Goïc et André Nicolas.

<sup>75</sup> Le Nino Bixio

<sup>76</sup> Le 17 juin 1944

<sup>77</sup> 42 morts durant toute la guerre (sur plusieurs milliers pour l'ensemble de la 1<sup>o</sup> D.F.L.), dont une vingtaine appartenant à la 101<sup>o</sup> compagnie (cf. "1<sup>o</sup> D.F.L. *In Memoriam*")

<sup>78</sup> Charles Méléague

<sup>79</sup> Le 25 février 1942

Sur la photo <sup>80</sup>, on a, de gauche à droite, Paul Grech, André Nicolas, Henri Le Goïc, Jules Dupièce (qui n'est pas mort, lui, pendant la guerre) et un frère noir dont j'ai oublié le nom. Il y avait aussi le conducteur (qu'on ne voit pas sur cette photo), Jacques Letoquart, dont les parents tenaient alors une quincaillerie Place des Vosges - c'est chez eux que j'ai bu ma première bouteille de Champagne en rentrant à Paris après la guerre -.

On a eu, c'est marrant, trois moines qui étaient chefs de bataillon à la 1<sup>o</sup> D.F.L. : il y avait un dominicain, un carme connu (qui était l'Amiral Thierry d'Argenlieu), et encore un troisième.

Je dépendais du commandant Dulau. Comme autres officiers dont j'ai dépendu, il y avait Hochapfel, Domange - tué en Libye <sup>81</sup> -, le lieutenant Renault qui était de ma compagnie. La 1<sup>o</sup> D.F.L. était commandée au début par le général Kœnig. Ensuite par Brosset dont le chauffeur était l'acteur de cinéma Jean-Pierre Aumont. Brosset est mort bêtement en Alsace <sup>82</sup>. Il roulait comme un dingue. Sa jeep a versé et il est mort en se noyant. On n'a pas pu le sauver. Ensuite cela a été Garbay.

Dans la 1<sup>o</sup> D.F.L., il n'y avait pas de différence entre les grades comme à l'intérieur de l'ancienne armée de 1914. Un général pouvait donner un coup de main pour déplacer un camion. Sauf un jour où l'on a touché un aspirant "ancien style" ; mais cela n'a pas duré. Il a compris que l'ancien style, cela ne marchait pas. Dans l'ensemble, les rapports étaient simples. Un tel était général parce qu'il fallait un général ; un tel était capitaine parce qu'il fallait un capitaine...

Il y avait de la discipline, mais ce n'était pas une discipline bête et stupide qui n'est juste bon qu'en temps de paix. Ainsi un jour que Brosset recevait un général, envoyé par Weygand, qui paraissait un peu soufflé par le laisser-aller, il lui a dit : "Mon général, ici la discipline est remplacée par l'enthousiasme !".

En Syrie, on a été mis quelque temps dans une caserne. Et bien on a demandé à en sortir ; la vie de caserne - défense de bouger... - ne nous convenait pas. L'ancien style, c'était épouvantable. On a même eu des gars venus de Vichy qui ont voulu nous faire mettre des bandes molletières : cela n'a pas duré longtemps...

Ce qui était frappant dans le désert, c'était l'orage. Cela arrivait très rarement. On a eu un jour comme ça un orage terrible, et les oueds ont tout emporté en quelques instants ; en quelques minutes, le désert a été transformé en boue. Cela n'a pas duré longtemps car, une heure après, le soleil était revenu.

Dans le désert, quand on était à un point fixe où l'on cantonnait, arrivaient des bédouins avec leurs chameaux. On s'est toujours demandé d'où ils sortaient. On avait toujours l'impression qu'ils sortaient du sable ! Il y avait toujours des bédouins qui se baladaient.

J'ai fait toute la guerre à peu près avec les mêmes gens. La plupart étaient jeunes ; quelques-uns, plus anciens, venaient de Norvège. On s'est revu après, aux réunions des anciens, à l'assemblée générale. Il y a l'Amicale des anciens de la 1<sup>o</sup> D.F.L. mais je voyais surtout des gens dans l'Association des Français Libres, des gens avec qui je n'avais pas directement fait la guerre.

Si les mêmes circonstances se reproduisaient, je referais exactement pareil. De Gaulle s'est présenté à nous en disant : "Je vous ouvre les portes de la prison" ! Je resuivrais ce gars, pour libérer la France.

À l'époque, *gaulliste*, cela ne voulait rien dire pour nous et pour personne. On ne faisait pas tout cela pour être gaulliste ; et quand je vois maintenant les discours sur le gaullisme du RPR, cela me fait bien rire. Je n'ai jamais été tenté ensuite par un parti politique : ni par le MRP, ni par le RPF, ni a fortiori aujourd'hui par le RPR.

Ce qui était bien dans cette troupe des Français Libres, c'était qu'il n'y avait pas de religion, pas de racisme. On s'en foutait de la couleur de la peau. Le sang qui coulait était toujours rouge. On ne pensait pas à demander au gars sa nationalité, de quel milieu social il venait, quel était son métier. On lui demandait sa région et c'était tout. On ne s'inquiétait pas du reste. Le principal, c'était d'être présent.

On pouvait être *Français Libre* sans être Français. *Français Libre*, cela voulait simplement dire appartenir à la France Libre. Et il y avait une sorte d'extraterritorialité pour appartenir à la France Libre : au gars qui était volontaire, on ne lui demandait pas son origine ; on ne lui demandait pas s'il était Français, s'il était né

<sup>80</sup> Cf. p. 117 de "La France et son empire..."

<sup>81</sup> Le 1<sup>o</sup> novembre 1942

<sup>82</sup> En novembre 1944

dans tel ou tel endroit. Moi, j'étais Français, mais ça se trouvait comme ça. Il y avait là des gens qui venaient de tous les pays : des Arméniens, des Libanais, des Syriens, des Vietnamiens, des Cambodgiens, des Annamites, des Laotiens, des Arabes, des Africains...

(Propos recueillis  
les 10 Septembre et 10 Décembre 1989)

---

## Bibliographie

- “1° D.F.L. *In Memoriam*”.  
[Liste des morts au combat]
- “Revue de la France libre” Supplément - Avril-Mai 1951.  
[Annuaire des membres de l’Association des Français Libres. On y lit, page 101 :  
“Chanoine Paul (Train) N° 22 796 <sup>83</sup>. Magasinier. 22, rue Keller, Paris (XI°)”]
- “La France et son empire dans la guerre”. Tome I : “Les compagnons de la grandeur”.  
Ouvrage collectif. Éditions Littéraires de France - 1946.
- “Les F.F.L. et l’armée d’Afrique. 1940-1945” Guy Ganachaud. Tallandier - 1990.
- “La 1° D.F.L. Les Français libres au combat” Yves Gras. Presses de la Cité - 1983.
- “Les Français à Londres. 1940-1941” Pierre Accoce. Balland - 1989.
- “Bir Hakeim” Erwan Bergot. Presses de la Cité - 1989.

---

<sup>83</sup> Les numéros ont été attribués après-guerre, dans l’ordre d’inscription à l’Association, non au cours de la guerre dans celui de l’engagement (Paul fut, en fait, un des 1 000 premiers engagés).

## Postface

*Être captif, là n'est pas la question.  
Il s'agit de ne pas se rendre, voilà.*  
Nazim Hikmet (1948)

*You know you had a father ; let your son say so.*  
[“Tu le sais, tu as eu un père ; puisse ton fils en dire autant.”]  
William Shakespeare

*Être du bond.  
N'être pas du festin, son épilogue.*  
René Char (1944)

*Ces propos, recueillis oralement fin 1989, ont été transcrits au cours de l'été 1994. Je souhaitais qu'ainsi mes fils puissent prendre connaissance, à l'occasion du 50<sup>e</sup> anniversaire de la Libération, des souvenirs de guerre de leur grand-père ; ayant déjà mis à leur disposition les souvenirs de guerre de mon propre père, je tenais à ce qu'ils puissent disposer également de ceux du père de leur mère.*

*Ces deux témoignages à mes yeux se complètent : Paul Chanoine n'a-t-il pas commencé sa guerre au moment même - juillet 1940 - où Henri Nicolas, comme des millions d'autres, terminait la sienne ; et ces deux hommes ne se sont-ils pas ensuite côtoyés, bien plus tard, débarquant en même temps au même endroit <sup>84</sup> ?*

*Le destin de Français Libre <sup>85</sup> de Paul Chanoine a quelque chose de fascinant pour un homme de ma génération. Qu'il y ait à en apprendre sur la France (ce pays qui n'existe comme tel que lorsqu'il est en état de s'adresser au monde pour soutenir une idée universelle), sur l'audace de la jeunesse (oser exercer son propre jugement, se dresser face à l'opinion majoritaire et braver les injonctions étatiques), sur le courage des hommes (la gloire des pseudonymes, et le dédain des titres) et sur bien d'autres choses encore, tout cela s'impose à cette lecture.*

*Mais j'aime surtout donner à mes fils l'occasion de mieux connaître leur grand-père en découvrant sa présentation, ironiquement lucide mais dépourvue de tout cynisme, d'une guerre sans militarisme, en déchiffrant son témoignage d'une grandeur anonyme, d'une singularité sans représentation, d'une ténacité courageuse sans héroïsme et sans ostentation.*

François Nicolas

---

Les notes de bas de page, comme la bibliographie, ont été ajoutées par mes soins.

---

<sup>84</sup> Autour du 15 août 1944 à Cavalaire...

<sup>85</sup> Retenons : *Français Libre* désignait quiconque appartenait à la France Libre, nullement un Français qui de surcroît aurait été libre.